

nombrables sans-abri. Tout le monde savait d'ailleurs que la radio nationale gonflait pareils chiffres pour espérer le secours de la puissance étrangère qui fournissait les guides, tandis que (tout le monde le savait aussi), elle fatiguait les chiffres des morts au cours des incidents politiques. Le jour de l'enterrement de Layisho, on brûla ceux des écrits de Chaïdana qui n'avaient pu être sauvés par Amedandio et son ami Délabrouénza qui, dans une entreprise suicidaire, avaient réussi à pénétrer au palais et récupérer les textes de Chaïdana et ceux de Layisho dans la cage.

— Brûlez ces saletés-là. Ce sont des idées qui n'auront jamais leur place sur cette terre, avait dit Jean-Cœur-de-Père.

Même à Yokam, la petite province qui s'était retirée de la Katamalanasia après une longue et sanglante guerre civile, on n'aimait pas beaucoup les idées de Chaïdana malgré le penchant progressiste du pouvoir local.

— Que Dieu te tue, moi je suis fatigué, passait souvent dire le Guide Providentiel devant la cahute en fer de Layisho. Qu'il te tue lui-même.

Mais Dieu ne le tuait pas. Parfois le vieux percevait une odeur de femme pas très éloignée de celle de Chaïdana. Il appelait. Mais personne ne répondait. Il était pourtant si sûr d'une présence. Le vieux végétait dans son enfer de viande. Vint ce temps où il voulut écrire pour briser l'intérieur, s'y perdre, s'y chercher, y faire des routes, des sentiers, des places publiques, des cinémas, des rues, des lits, des amis.

L'homme refoulé. Le Guide Providentiel lui avait accordé le papier.

— Qu'il écrive avec son sang s'il veut vraiment écrire.

Layisho voulait vraiment écrire. En quatre-vingt-six ans, il avait écrit sur des tonnes de papier avec son sang. Il vivait dans le vent, le soleil, les mouches, la boue parce qu'on avait construit la cahute dans l'arrière-cour du palais, pas très loin des baraques aux ours, entre le lac des Espoirs et la loge aux pythons. La puanteur, les moustiques, le froid aussi. Au bout de cinquante ans de captivité, le corps de Layisho se couvrit de plus de poils que celui des plus velus des animaux. Quand Henri-au-Cœur-Tendre succéda au Guide Providentiel, il respecta à la lettre les recommandations (qui étaient dans l'un des quarante-sept chapitres des Dernières Volontés du guide) sur l'homme en cage.

Le colonel Mouhahantso avait remplacé son nom personnel par celui de guide Henri-au-Cœur-Tendre. Mais ici les mots ne disaient plus ce que disent les mots, juste ce que voulaient les hommes qui les prononçaient. Henri-au-Cœur-Tendre aimait les vierges, la viande et les vins et c'est pourquoi on parlait du pays des trois V. Henri-au-Cœur-Tendre fut assassiné par son « quart de frère », comme l'appelaient les gens du petit peuple, Katarana-Mouchata, qui prit le nom de règne de guide Jean-Cœur-de-Père. Les consignes sur l'homme en cage qui attendait que ses idées trouvaissent un peu de place dehors furent respectées à la lettre.



LA VIE ET DEMIE

C'est à cette époque que les clauses ordonnèrent qu'on lui coupe la langue. Le guide Jean-Cœur-de-Père coupa de ses propres mains la langue de Layisho. Il y eut un petit ruisseau de sang qui coula de la cahute au jardin des Perles, traversa la forêt des Méditations jusqu'au lac des Ames simples, arriva au théâtre Pontinacra, et s'arrêta devant la galerie des Diamants, où le guide Jean-Cœur-de-Père venait souvent rêver.

- Qu'est-ce que c'est ? demanda le guide Jean-Cœur-de-Père.
- Le sang de l'homme en cage, Monseigneur.
- Mort ?
- Non, Monseigneur.
- S'il meurt, on attendra la putréfaction.

*à la mort*

A la mort du Guide Providentiel, Martial était venu lui dire adieu et l'avait veillé pendant deux des quarante-huit nuits de veille nationale ordonnées par la Constitution. Le 31 décembre, il l'avait accompagné au palais de la Cinquième Saison et avait déposé une gerbe portant ces inscriptions : « Pour Cypriano Ramoussa, de la part de Martial. » On avait enlevé la gerbe injurieuse soixante-douze fois et soixante-douze fois elle était revenue sur la tombe du Guide Providentiel. On avait même vu Martial la rapporter, triste vieillard dont les blessures saignaient toujours sous leurs tampons de gaze. On avait fait venir le cardinal Nandeza Poconirta pour jeter de son eau bénite sur la tombe, mais Martial venait toujours. Le bruit courait qu'il s'était réconcilié avec son assassin. Les mauvaises langues racontaient qu'il venait faire ses besoins sur la tombe excellente. On avait trouvé des excréments. Mais c'était l'œuvre d'un quelconque malin. Le dernier cartomancien personnel du Guide Providentiel mit de lourdes chaînes autour du tombeau et planta des ana-